John HOWE, Before the Gregorian Reform. The Latin Church at the turn of the first millennium

Ithaca, Cornell University Press, 2016, 353 p.

Alain Rauwel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33833>

DOI : 10.4000/assr.33833

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 359-360

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Alain Rauwel, « John HOWE, Before the Gregorian Reform. The Latin Church at the turn of the first millennium », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33833> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33833>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

John HOWE, Before the Gregorian Reform. The Latin Church at the turn of the first millennium

Ithaca, Cornell University Press, 2016, 353 p.

Alain Rauwel

RÉFÉRENCE

John HOWE, Before the Gregorian Reform. The Latin Church at the turn of the first millennium, Ithaca, Cornell University Press, 2016, 353 p.

- 1 John Howe n'est pas un inconnu pour les historiens de la vie religieuse médiévale ; il est l'auteur d'une importante étude sur un saint italien du XI^e siècle, Dominique de Sora. Il était donc bien placé pour livrer un tableau de l'Église latine à cette époque qui, à défaut d'être neuf, aurait pu être une synthèse à jour. Mais il entend proposer davantage. Son idée est qu'il y a une *millennial Church*, une Église de l'an mil, qui jouirait de caractéristiques propres, différentes à la fois de celles des temps carolingiens et de celles des temps grégoriens immédiatement postérieurs – une référence pourtant difficile à dépasser, si l'on en juge par le graphisme du titre, pour lequel l'éditeur a imprimé *Gregorian Reform* en caractères gigantesques, et *before* en petit corps ! Pourquoi pas ? Les modèles classiques sont toujours bons à remettre en cause, surtout quand la présentation du dossier est habile et élégante. Encore faut-il s'y risquer pour d'autres motifs que des effets de mode : l'auteur aurait-il vraiment pensé à une *millennial Church* s'il n'était partout question, aujourd'hui, de la génération des *millennials* ? Encore faut-il surtout monter à l'assaut solidement armé. Et l'auteur risque de mal résister aux tirs croisés, dans l'équipement déficient avec lequel il se présente. Son rapport à la documentation ancienne est souvent d'un positivisme très naïf : pour lui, les tableaux de pillages et de destructions brossés par les chroniqueurs des IX^e et X^e siècles seraient à prendre au pied de la lettre, tandis que les larmes de crocodiles des moines sur les

spoliations dont ils auraient été victimes et les « restitutions » qui s'imposeraient traduiraient un vrai désarroi du monde régulier... Qu'il y ait derrière toutes ces pages des stratégies d'écriture ne semble guère l'effleurer. Quant à son rapport à la recherche érudite, une note dit tout : pour l'auteur, les « savants d'aujourd'hui » (*today's scholars*) sont Michel Rouche et Adriaan Verhulst ! Non d'ailleurs qu'il n'ait beaucoup lu, mais la restitution de l'imposante information rassemblée se fait bien davantage sur le mode de l'accumulation que sur celui de la démonstration – peut-être par un effet d'imitation des *millennial Christians*, qui célébraient la *majestas* de Dieu ou des saints par une débauche d'or et de pierreries plus que par des traités élaborés. Comme les lecteurs d'un autre *millennium* sont moins sensibles que les pèlerins de l'an mil aux effets d'optique, la tactique de l'auteur réussit moins bien. Des archaïsmes méthodologiques fâcheux contribuent encore à déparer le volume : de quel droit peut-on affirmer que « les assaillants des IX^e et X^e siècles *aimaient* brûler » ? Que signifie « l'état moral de l'Occident s'améliora » ou « les progrès de l'Église » ? Affirmer qu'on ne saurait négliger le rôle de la beauté supposée intrinsèque des sites naturels dans le choix des implantations érémitiques renvoie à une conception fixiste des appréciations esthétiques qui, comme les jugements précédemment relevés et beaucoup d'autres, dénote un faible sens de l'historicité des phénomènes.

- 2 C'est ennuyeux lorsque le projet est précisément de mettre en valeur la spécificité d'un moment historique. Le moment grégorien, quelques décennies après le *millennium* cher à l'auteur, est celui d'un remembrement général de l'*Ecclesia* d'Occident et par conséquent, dans un monde où Église et société sont co-extensifs, des rapports généraux de pouvoir et de domination. Quelles que soient les nuances introduites par les chercheurs dans ce schéma, le fait dans sa globalité est indéniable. Convient-il vraiment de donner la même attention à l'Église de l'an mil ? L'auteur semble mal mesurer à quel point les dynamismes qu'il souligne avec un talent qu'on ne lui contestera pas sont très sectoriels, tant socialement que géographiquement, la Germanie ottonienne ou l'Italie méridionale se singularisant alors fortement. Les tenants de la liturgie ou de la spiritualité décrites dans l'ouvrage sont exclusivement des moines, si l'on en juge par les textes cités. Les moines jouent à coup sûr un rôle majeur au XI^e siècle, ils ne sont pas pour autant toute l'*Ecclesia*. Les chantres de la trifonctionnalité, un Gérard de Cambrai, un Adalbéron, s'époumonent à rappeler que les véritables *oratores* sont les évêques, les clercs séculiers, non les hommes des monastères – ou les femmes, d'ailleurs, sur la singularité desquelles l'auteur ne s'interroge guère. En un mot, l'Église latine a-t-elle connu sa « mutation de l'an mil » ? Malgré l'enthousiaste démonstration de l'historien américain, la réponse reste non.